

chinois fut vraiment admirable de patience et de résignation ; pas une plainte, pas un mot de murmure ne sortait de ses lèvres. Le long du jour et de la nuit il récitait ses prières, ne s'occupant nullement de ce qui se passait autour de lui et attendant patiemment qu'il plaise à Sa Majesté Yu de lui trancher la tête. Dieu maintint ses forces et, malgré son âge avancé, le froid et la mauvaise nourriture, il ne fut pas un seul jour malade. Sa captivité dura quatre mois.

Yu-Man-Tzé m'avait aussi accordé la grâce du baptiste Tang-Huang-Hun ; ses chaînes même lui avaient été enlevées et il pouvait circuler dans la bonzerie où nous nous trouvions quand, vers le soir, trois ou quatre bandits arrivèrent et, sans mot dire, lièrent de nouveau M. Houang et le Tang à la même chaîne. Le Tang demanda pourquoi on le liait ainsi : « As-tu peur de mourir, fils de chien ? » Ce fut la seule réponse qu'il obtint. Je crus leur exécution fixée pour le lendemain. La cause de ce mouvement venait de ce que plusieurs notables de la ville du Tong-Liang descendirent secrètement à Yu-Long-Tchang, où nous nous trouvions alors, et persuadèrent à Yu-Man-Tzé de décapiter ses deux prisonniers, sous prétexte qu'ils avaient terrorisé la population et avaient profité de leur influence près du mandarin pour faire punir quelques auteurs de la récente persécution de Gan-Ku. On parvint encore à obtenir la grâce de M. Houang, mais Yu-Man-Tzé voulut absolument la tête du Tang-Huang Hun. M. Houang ne savait pas qu'on avait obtenu sa grâce : il croyait donc mourir le lendemain. Le baptiste, attaché à la même chaîne, put se confesser et se préparer à la mort ; M. Houang l'exhortait à mourir avec courage. Plusieurs fois on vint lui proposer l'apostasie, mais il refusa obstinément. Le lendemain, vers neuf heures, Yu-Man-Tzé sortit et vint prononcer le jugement de mort. Voici ce qu'il dit au Tang, j'entendis toutes ses paroles : « Tu es un brave homme, je le sais ; à Tong-Liang où tu exerçais la médecine, les notables t'estiment, mais tu appartiens à cette religion du diable (Kouy-Kiao) (*sic*), tu dois mourir. » Puis, s'adressant à ses hommes : « Conduisez-le à la mort. » Le Tang se leva aussitôt, vint droit à moi : « Père, me dit-il, adieu, bénissez-moi. » Il ne put en dire davantage, les bandits l'entraînaient de force. Dehors, en passant devant la fenêtre, il put encore me dire : « Je ne crains rien, je suis heureux de mourir pour la foi ; au ciel, où je vais, j'obtiendrai votre délivrance. » Quelques minutes après, il mourait en récitant l'*Ave Maria*, qu'il alla achever au ciel.

J'étais triste alors, mais ma tristesse ne venait pas de ce que l'on avait décapité un de mes chrétiens ; au contraire, j'étais fier de lui, il était mort en brave et en chrétien. J'enviais son sort, son martyre à lui était fini, il était bienheureux, et moi il me fallait encore souffrir, vivre sans espoir et assister à la destruction d'autres chrétientés, sans savoir quand et comment cette persécution finirait. Quelle vie ! Il est impossible de se figurer ce que les souffrances morales font souffrir ; la mort, même douloureuse, eût été cent fois préférable à une pareille existence.

(A suivre.)